

Les cahiers de *Maître Jacques*

N°7
AVRIL
2022

**SAINTE-
GEORGES
D'ESPÉRANCHE**



5 euros

DOSSIERS

A L'ÉCOLE



RETOUR DE GUERRE



UN RUSSE AU PAYS



MONTMÉLIAN



Les portes de la ville



MAIS AUSSI

VOLCAN ET PANDÉMIE



Editorial

D'un cahier à l'autre l'actualité nous bouscule et nous apporte de nombreux sujets de réflexion que l'histoire illustre bien souvent.

L'invasion de l'Ukraine nous questionne sur l'usage de la force face au désir d'un monde libre. L'unité et la résistance remarquable des ukrainiens tiennent dans cette volonté de choisir eux-mêmes leur destin. La force brutale est vaincue par cette force de pensée collective du vouloir vivre tranquille. N'était-ce pas ce que voulaient les premiers chrétiens face à l'incompréhension meurtrière des prêtres romains qui voyaient une perte de revenus dans cette demande d'émancipation ? La croisade contre les Cathares aura les mêmes causes.

Et les chrétiens ont triomphé, mais avec combien de souffrances !

L'usage de nos formidables moyens de diffusion nous questionne sur l'usage du mensonge et comment reconnaître le vrai du faux. Pour cela, le rejet d'emblée de tout fanatisme que les idées préconçues entraînent et alimentent, est une garantie de lucidité. La vraie valeur d'une information neutre peut éviter tout dénigrement, bien peu digne de ceux qui les profèrent. L'enseignement, la culture, l'histoire devraient permettre cette lucidité, car en pensées, le manichéisme n'existe pas.

Autre question, celle de notre passivité relative. On se cache derrière des mots, on fait les gentils pendant que d'autres nient la réalité pour mieux nous endormir. Et pour d'autres des enfants meurent, le rappel de Munich n'est pas loin et on sait ce que cela a entraîné. Entre courage et illusion il est difficile de choisir.

Kiev, une des plus grandes et plus belles villes du monde au XIIIème siècle, a été rasée en 1240 par les mongols, elle a subi de nombreuses vicissitudes, déjà bombardée pendant la dernière guerre elle résiste encore aujourd'hui. Kiev revivra plus sûrement que ceux qui entraînent sa perte.

Ce cahier numéro 7 se penche sur nos anciennes voies et chemins, ceux qui convergeaient vers Saint Georges. Tous ces chemins sont encore là mais on a oublié leur histoire.

Le retour sur la pandémie à travers un témoignage savoyard et aussi d'autres causes comme les éruptions cataclysmiques de l'histoire n'est sans doute pas le dernier.

Les patois locaux sont différents d'un village à l'autre comme le montre une étude de 1843.

La guerre, encore la guerre à travers l'odyssée d'un Saint Georgeois qui en est revenu.

Même les événements lointains, comme la révolution russe, se retrouvent à Saint Georges par l'accueil de l'exilé Constantin Ivanoff et sa famille.

Notre vie villageoise n'est pas oubliée dans le témoignage de Léon qui usa ses culottes sur les bancs d'école dans les années 1930. Merci à cet élève, bientôt centenaire.

Un détour par Montmélian, que nous visiterons bientôt, et où Maître Jacques a bâti les fortifications.

Ce numéro se termine par l'adieu à notre président d'honneur, André Clopin, membre cofondateur de notre association et qui nous manquera beaucoup. Nous ne l'oublierons pas.

Anciennes voies et vieux chemins de notre territoire

Par les Compagnons de Maître Jacques, Gérald, Solange et Pierre

De tout temps les hommes se sont déplacés suivant des itinéraires plus ou moins longs. Des premiers hommes du néolithique ont créé les premiers sentiers empruntés ensuite par les Celtes : les Romains les ont rendus carrossables. Le territoire français a su se doter au fil des siècles d'un véritable réseau routier, surtout au XIX^{ème} siècle.

En ce qui concerne notre secteur, le territoire de St Georges d'Espéranche, Heyrieux, Valencin, Dièmoz et Oytier St Oblas, nous savons aujourd'hui que plusieurs itinéraires étaient pratiqués bien avant la conquête romaine.

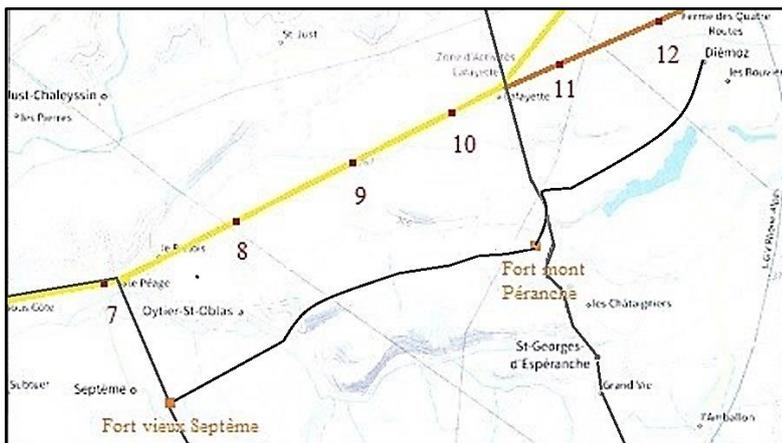
La voie Vienne-Milan

La **voie Vienne-Milan** est le plus connu des tracés. Elle date probablement de l'an 13 avant notre ère et fut construite par Agrippa sous le règne de l'empereur Auguste. Pour la première fois, une route carrossable rectiligne fut créée de toute pièce sur notre territoire, une révolution pour l'époque. La voie était balisée de bornes *milliaires*¹ pour permettre aux voyageurs qui l'utilisaient entre Vienne et Milan de connaître leur position.



Ces clichés montrent deux types de bornes milliaires Romaine, comme à Vienne où commençait la partie dallée de la voie Vienne-Milan.

¹ Le mille romain = 1480 mètres.



La carte ci-contre indique les emplacements des bornes milliaires romaines de la 7ème à la 12ème. Certaines ont donné le nom à nos villages d'aujourd'hui (Septème 7, Oytier 8, Diemoz 12...).

Nous pouvons voir aussi en noir le tracé d'une autre voie parallèle à la voie Vienne-Milan. Plus ancienne probablement d'origine celtique. Nous la baptiserons, *chemin des Fées* (patois *fayes*) nom donné à la fin du Moyen Âge par les habitants de St Oblas. Cette voie

desservait les hameaux en passant par les collines et possédait un dallage au niveau des gués.

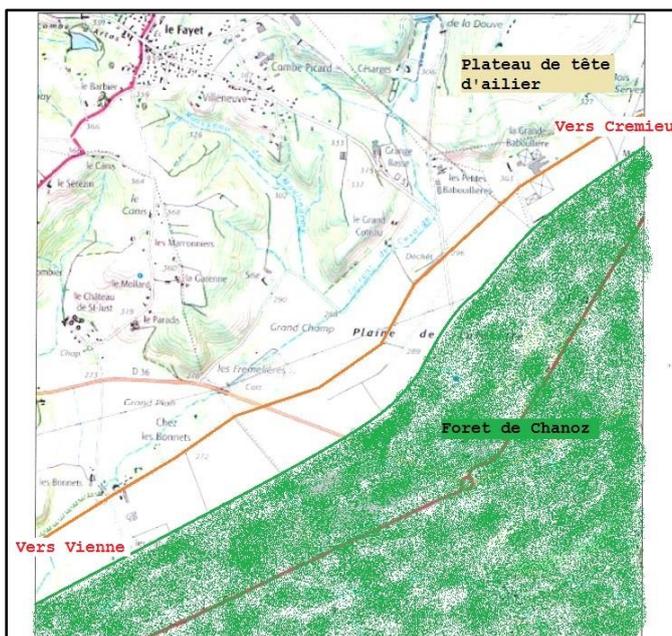
Au XIème siècle, des *forts* furent implantés aux endroits stratégiques de certains croisements (Fort à Septème et fort à Péranche ou « château des fées »). Ils servaient d'habitat seigneurial et de lieux de péages. Sur ce cliché, passant devant le domaine de la Grand Maison à St Oblas, une portion du chemin des fées encore pratiqué.



La voie Vienne Cremieu

Elle est moins connue. D'origine Celte elle fut pourtant utilisée jusqu'au 19ème siècle. Partant de Vienne jusqu'au Péage elle traverse le ruisseau de Césarges au Bielois, longe ce même ruisseau le long du bois du Recours, s'échappe vers l'Est au niveau des Cabanes puis passe près de la maison forte de Size, longe la

déchèterie des Quatre Vents en direction de la roseraie Meillard Richardier et de l'Alouette.



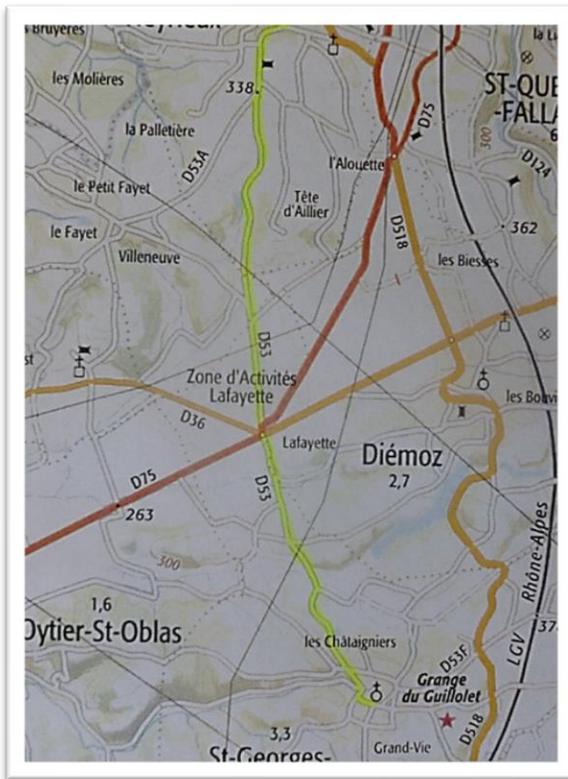
Au 9ème siècle, cette voie qui sera désignée sous l'appellation de route royale de Vienne à Crémieu, passait entre le torrent de Césarges au Nord et la forêt de Chanoz au Sud. En 877, Charles le chauve mentionne dans une ordonnance l'étendue de cette forêt. Entourant la ville de Vienne elle s'étendait jusqu'à Heyrieux et St Quentin Fallavier (Voir plan ci-contre).

La voie Sibuenche

Cette voie est mentionnée au XIIème siècle, elle est spécifique au tracé qui relie le village de St Georges d'Espéranche à Heyrieux traversant au passage une portion du territoire de Valencin.

Encore pratiquée de nos jours et devenue la D53a, elle relie St Georges à la déchèterie de Valencin. Sa continuité se confond avec la route de Césarges jusqu'au lieu-dit le Plâtre sur les hauteurs d'Heyrieux pour devenir la D53a lorsqu'elle aboutit au village d'Heyrieux. Certains tronçons de cette route ne sont plus utilisés. Ils sont devenus parfois de simples chemins d'exploitations, parfois ils ont été abandonnés au profit d'un nouveau tracé choisi pour une meilleure sécurité.²

La partie toujours en circulation, croise au rond-point de Lafayette la voie Romaine d'Agrippa Vienne-Milan, aujourd'hui D75 et D36. Elle croisait aussi entre St Georges et Lafayette, la voie Celtique de Vienne-Bourgoin le *chemin des Fées*) et plus au nord entre Lafayette et le domaine des *Petites Babouillères* l'ancienne voie Vienne-Crémieu.

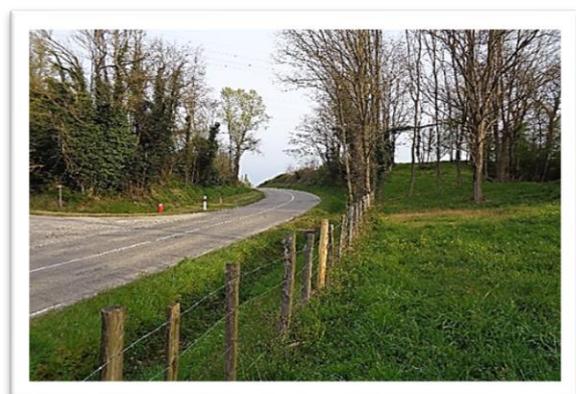


En tracé jaune la route St Georges d'Espéranche Heyrieux. (Voie Sibuenche)



Quelques clichés de la voie Sibuenche

Route de Césarges conduisant au Nord vers l'étang du même nom et en direction Heyrieux



Ces deux clichés nous montrent la modification du tracé de cette vieille route. Montée du « clos » avant de redescendre sur Lafayette.

².d'après le Docteur Saunier dans *Evocation*



Ici la voie Sibuenche a laissé place à un chemin d'exploitation sur les hauteurs du Fayet de St Georges.

Cette route n'a jamais fait l'objet d'étude approfondie. Localement son emplacement est à peine évoqué, sauf par quelques articles du docteur Joseph Saunier parus dans la revue *Evocation*.

La plus ancienne mention de son existence figure dans le cartulaire de l'abbaye de St André-le-Bas à Vienne daté de 1169, sous la forme de *Via Sibuenco*. Entre le XIIème et le XIIIème siècle, elle est désignée tantôt *Via Siboencha*, tantôt *Via Sybuenchi*. On pourrait penser que c'est entre le XIIème et le XIIIème siècle qu'elle fut créée. Il n'en est rien.

Au cours des années de 2016 à 2018 en fouillant à proximité de la voie Sibuenche, la découverte de quelques objets datant du néolithique montre qu'il s'agirait là d'une voie très ancienne.

Meule à grain, pilon, arrière de hache polie, demi-racloir en silex



Base d'une amphore étrusque datant du premier siècle avant notre ère, trouvée près de la voie Sibuenche.



Tracé de la voie Sibuenche St Georges à Heyrieux, carte Cassini.

Plusieurs hypothèses pourraient nous orienter sur l'origine de l'appellation de cette voie Via Sibuenco. Nous avons également une date, 1169, date à laquelle la route figure sur le cartulaire de St André le Bas, deux ans à peine après la mort du seigneur Siboud de Beauvoir. Cette famille très puissante dans notre région était en charge de percevoir l'impôt et de faire justice pour le Comte de Vienne de l'époque avec la fonction de Mistral terme employé à la féodalité.

La Via Sibuenco a pu être un chemin, un lien permettant au seigneur Siboud, de se rendre dans

l'évêché de Lyon pour une éventuelle entrevue avec l'archevêque par exemple car pour aller de Beauvoir de Marc fief de Siboud, par un itinéraire plus direct et plus sûr à l'époque, traversant Oytier st Oblas, St Georges d'Espéranche, (chemin des Fées) Heyrieux (Voie Sibuenche) Chandieu puis Lyon.

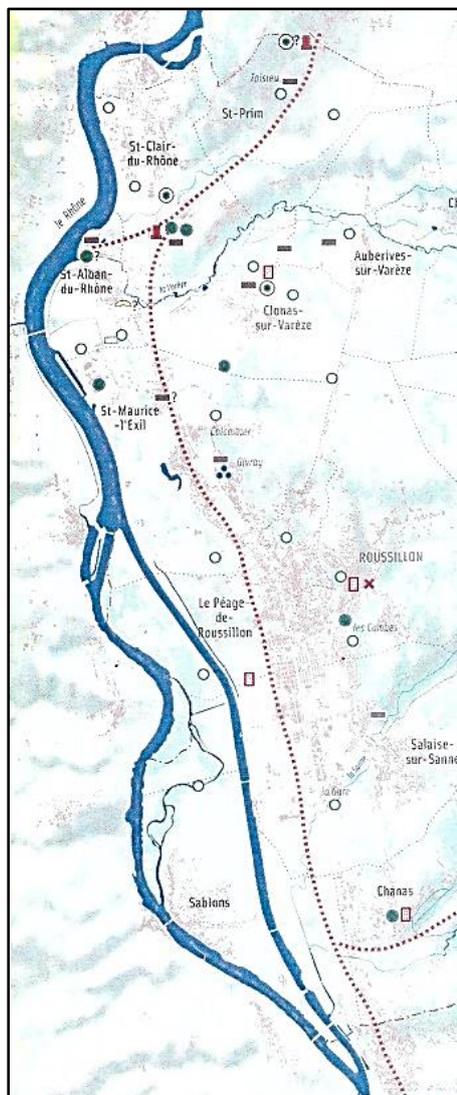
Ses fonctions lui auraient permis d'ordonner l'entretien régulier de cette route par les serfs de sa seigneurie, route souvent endommagée par le ruissellement des diverses sources du bois de la Douve (commune d'Heyrieux).

Ce passage aurait donc pu devenir le chemin de Siboud baptisé à son époque Via Sibuenco puis par la suite via Siboencha, via Sybuenchi dont une partie s'appelle aujourd'hui, la route de Césarges. (Hypothèse sur le nom de Césarges)

La voie de Roussillon à Saint Claude ou chemin de St Oyand

En 1047 les moines du Jura fondent le prieuré de Salaise sur Sanne. Ils sont venus du monastère de Condat (nom celte de St Claude) créé au début du Vème siècle pour que ce prieuré, antenne relais de l'Abbaye de

Saint-Claude, serve de rendez-vous aux pèlerins qui entreprenaient le pèlerinage de St Oyand. Le chemin de St Oyand emprunte des chemins déjà connus depuis bien avant les romains et son tracé, connu de nos jours passe près de Saint Georges.³ Datée de la période d'Agrippa, cette voie en réalité venait d'Arles, passait à Roussillon puis à Vienne. Comme l'essentiel du trafic Sud-Nord de la Gaule transitait par la vallée du Rhône, on peut imaginer l'importance et l'intérêt de cette voie sur l'économie locale.



Description de la voie depuis le Péage de Roussillon

Cette voie depuis Roussillon longeait le fleuve Rhône sur sa rive droite, en direction de Saint Maurice l'Exil, passait au Sud de Saint Clair du Rhône, remontait sur St Prim, longeait le bas du coteau de Chonas-l'Amballan, descendait sur Reventin Vaugris et Vienne. Cette route, sur laquelle on trouve le péage de Roussillon, des bornes milliaires datant du règne d'Antonin le Pieux, a bénéficié d'un entretien constant à travers les siècles. Sur la carte ci-contre nous voyons le tracé supposé de la voie antique Arles Roussillon Vienne où beaucoup d'habitats, nécropoles et d'inscriptions ont été découverts. Puis cette voie quitte la vallée du Rhône et oblique vers l'est. Dès l'époque Burgonde (411-534), cet itinéraire qui relie le Haut Jura à la vallée du Rhône, est utilisé par les moines de Condat (Hermitage fondé vers 420) lorsqu'ils vont chercher du sel aux salines du midi. En 820 l'abbé Achin obtient un sauf-conduit du roi carolingien Louis le Pieux exonérant les moines de Condat du *droit de tonlieu* (taxe sur les marchandises) au passage des péages du royaume. Ainsi s'établit un échange de gens et de marchandises à travers un itinéraire situé entre la région Viennoise et le Jura, qui sera l'origine du chemin de Saint Oyand emprunté par les pèlerins

du moyen-âge.

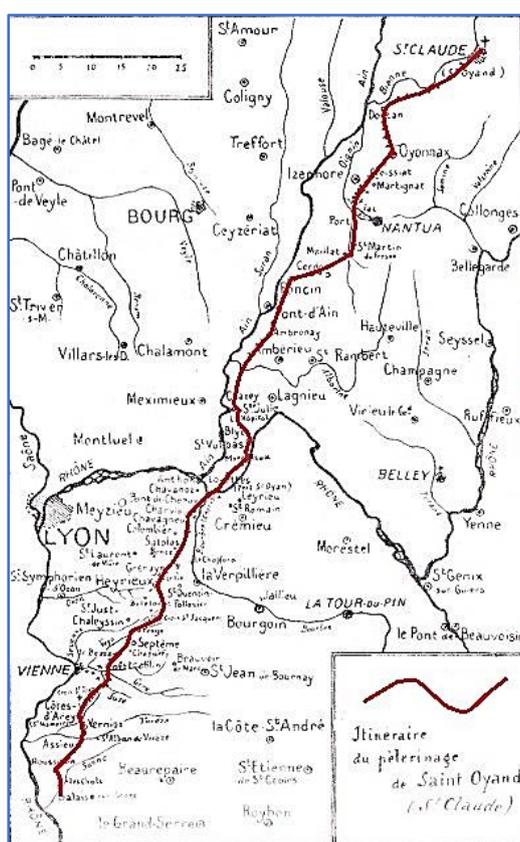
³ "Patrimoine en Isère, Pays de Roussillon"

En quittant Salaise sur Sanne, les pèlerins se dirigent sur Roussillon, les Côtes d'Arej, Septème, Heyrieux, Charvieu, St Vulbas, Poncin, Oyonnax, et St Claude. Tout le long de ce chemin de nombreuses croix, repères placés parfois dans des endroits isolés, jalonnent le chemin de pèlerinage, comme le furent jadis les bornes milliaires placées le long des voies romaines.

Les pèlerins peuvent trouver également réconfort auprès des églises comme la « Mère des côtes » aux Côtes d'Arej appelée Saint-Martin, mais aussi dans des hospices comme la Maison-dieu de Saint Miséricorde fondée par l'archevêque Léger au XIème siècle, l'hôpital du Péage de Septème, Notre Dame d'Heyrieux ou dans d'autres prieurés et maisons de chanoines.⁴

Le voyageur fatigué peut dévier sa route et faire étape à Vienne où il trouve refuge, pitance et réconfort dans de nombreuses auberges, hospices, et couvents.

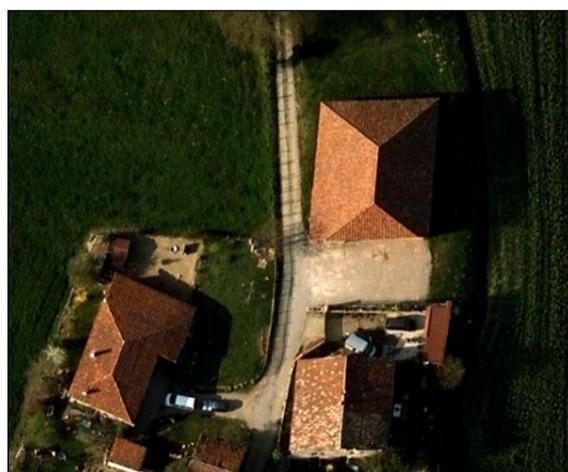
Des maisons fortes comme Size, Césarges mais aussi des châteaux comme Guallard, Layes, sur les hauteurs de Septème jalonnent ce chemin. Sur le territoire de Saint Georges ce chemin se confond avec la voie Sibuanche. (carte ci-dessous)



Le chemin de Corneuz

Lors de la vente de la grange de Péranche au comte de Savoie en (1150) le chemin de Corneuz sert de limite à cette grange, il va de l'église Oytier à l'église Charantonnay⁵ en contournant Saint Georges par l'Est. Seule l'usine de « Cornes » atteste aujourd'hui de ce nom. Corne est d'origine celtique voulant dire sommet et effectivement l'usine des Cornes est située sur un des points culminants du territoire de Saint Georges. Ce chemin passait ensuite à côté de la grange du Guillolet dont il était un accès privilégié.

La grange du Guillolet, en haut à droite, avec son toit à quatre pans, est située au bord du chemin de Corneuz cité dans la vente de la Grange de Péranche.



Conclusion

Saint Georges, sur son promontoire, est bien près de ces croisées de chemin et ce n'est donc pas sans intérêt géographique que le comte de Savoie en 1248 décide de créer une ville neuve jouxtant le village de Saint Georges et qui se développera avec la construction d'un formidable château.

⁴ "Evocation " de Joseph Sannier. (Le chemin de Saint-Oyand, ancienne route de pèlerinage)

⁵ De l'église de Oytier jusqu'à celle de Charantonnay en passant par le chemin de Corneuz⁵, puis de l'église de Charantonnay jusqu'au lac du Pin⁵, jusqu'à l'église de Lippieu en passant par Félines, puis de l'église de Lippieu à celle de Oytier. (Cartulaire de l'Abbaye de Bonnevaux)

Pandémies et climats

Par E. Labruyère

Étranges années 2020 et 2021 avec le Corona Virus mais qui ne peut faire oublier d'autres catastrophes passées. Cette nouvelle pandémie cent ans après la grippe espagnole qui fut apportée par les soldats américains venus nous aider pour la guerre en 1917- appelée ainsi car l'État espagnol fut le seul à publier des informations sur la maladie. Mais quelle fut son origine réelle : Chine ? Américaine ? La grippe espagnole ne semble pas avoir touché notre village comme le montrent les chiffres suivants relevés dans les états civils de la mairie, pas de variations sensibles malgré la guerre.

Nombre de décès de 1913 à 1921

- 1913 : 21
- 1914 : 48 dont 18 poilus
- 1915 : 37 dont 13 poilus
- 1916 : 23 dont 12 poilus
- 1917 : 32 dont 8 poilus
- 1918 : 36 dont 10 poilus
- 1919 : 24 dont 1 poilu
- 1920 : 20
- 1921 : 22.

À l'époque les déplacements étaient rares, les villages vivaient plus ou moins en autarcie, donc le virus n'a pas circulé dans notre campagne.

Autres catastrophes que révèlent ces chiffres.

Lors de la saisie des décès de la mairie j'ai été surprise de l'augmentation soudaine de ceux-ci dans les années 1817 et 1818:

- 1815 : 52
- 1816 : 54
- 1817 : 77
- 1818 : 67
- 1819 : 49.

L'encyclopédie « Wikipédia » indique :

En 1815, éruption du **Tambora** sur l'île de Sumbawa en Indonésie. Il s'agit d'une des deux plus puissantes éruptions de notre ère (la première fut Samalás en 1257). La hauteur du volcan avant éruption passe de 4 000 m, à 2 600 m après éruption.

À la suite de l'expulsion de tant de magma (qui est estimée à dix mille fois les explosions nucléaires de



Hiroshima et Nagasaki) le reste de la montagne s'effondra sur lui-même, et forma une grande caldeira de 6 km de diamètre et de 1 km de profondeur, il perdit 1 400 m d'altitude.

La cendre ainsi que les aérosols sulfatés envoyés dans la stratosphère provoquèrent un hiver volcanique et firent plusieurs fois le tour de la terre.

Cette éruption a été une des plus violentes depuis le début de l'histoire et surtout la plus meurtrière.

Vue du Tambora en Indonésie

Elle fut à l'origine d'un refroidissement climatique général et d'« étés glacés ». L'année 1816 en particulier est restée connue comme l'année sans soleil. Tous les records de baisse de température ont été battus en 1815 et 1816. En 1816, les moyennes des températures dans l'hémisphère nord descendirent de 0,5 °C à plus de 1 °C. L'éruption perturbe les récoltes comme rarement vu et cause de grandes crises alimentaires en Europe. Les Alpes Suisses furent très touchées, pendant l'été 1816, il y neigeait presque toutes les semaines.

On estime que ce dérèglement climatique fut à l'origine d'une grande famine. En Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, des records de froid et de précipitations sont battus entre juin et août. De la pluie, de la neige parfois qui ruine les cultures. Les raisins restent verts, les pommes de terre pourrissent, les fruits sont faméliques. Le prix des céréales a doublé entre 1815 et 1817 des deux côtés de l'Atlantique.

Le curé d'Artas a noté « qu'on ne voyait plus le soleil ». Le prix du pain coûtait une journée de travail. La famine fait de nombreuses victimes en Europe. La natalité chute, tandis que la mortalité augmente de 4 % en France, de 6 % en Prusse, de 20 % en Suisse et en Toscane. Partout, des émeutes de la faim éclatent, violemment réprimées.

Autre catastrophe

L'éruption du SAMALAS en 1257 : par sa puissance elle est la première grosse éruption de notre ère. C'est un événement volcanique majeur dont les conséquences ont eu un fort impact sur la terre : inondations, famines, épidémies, dérèglement climatique sans précédent.

Relevé dans National Geographic

« La période millénaire du Moyen-Âge a été témoin de l'une des éruptions volcaniques les plus puissantes de ces 10 000 dernières années. Daté entre 1257 et 1258, ce phénomène éruptif d'une rare violence plonge les 13^e et XIV^e siècles dans une période de refroidissement climatique aujourd'hui appelée « Petit Âge glaciaire ». Il provoque à l'époque des avancées de glaciers notamment dans les Alpes ou encore de nombreuses précipitations et inondations. À l'origine de nombreuses famines, ce fait extraordinaire est très présent dans différentes chroniques médiévales faisant état ».

Relevé dans Wikipédia

« Le Samalas, culminait à environ 4 200 mètres d'altitude et avait 8 à 9 kilomètres de diamètre. L'éruption volcanique aurait produit un panache volcanique atteignant 43 kilomètres d'altitude. La caldeira résultant de l'éruption s'est ensuite remplie d'eau. Le niveau du lac actuel est à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'éruption du Samalas a provoqué, selon une étude récente, le plus important relâchement de gaz dans la stratosphère. Le dégagement est estimé à 158 millions de tonnes de dioxyde de soufre, 227 millions de tonnes de chlore, et 1,3 million de tonnes de brome. Les années suivant immédiatement l'éruption ont été plus froides que la normale dans plusieurs régions du monde. Cette période froide, attestée aussi bien par les traces paléoclimatiques telles que la dendrochronologie que par les témoignages historiques directs, a provoqué de mauvaises récoltes.

Ainsi l'Angleterre a connu une grave famine en 1258, et certains chercheurs font désormais un lien avec l'éruption. Un ensemble de fosses communes contenant 10 000 à 15 000 squelettes a été découvert dans la partie est de Londres à la fin des années 1990. D'abord attribué à la grande peste, il s'avère finalement avoir été creusé pour les victimes de la famine de 1258-1259. La population de Londres à l'époque était de l'ordre de 50 000 habitants, ce qui donne une idée de l'ampleur des pertes humaines.

Des prix anormalement élevés de la nourriture sont aussi signalés dans plusieurs pays d'Europe, provoquant des troubles sociaux et, peut-être, l'émergence du mouvement des Flagellants en Italie.



Caldeira résultant de l'éruption du Samalas.

Et n'oublions pas

L'éruption de l'Eyjafjallajökull en 2010 en Islande.

Cet événement a démarré en mars et perduré jusqu'en juin 2010. Découpée en plusieurs phases, l'éruption a été classée au niveau 4 sur l'échelle VEI (Indice d'explosivité volcanique qui compte 8 niveaux). Elle a conduit à l'éjection d'un gigantesque nuage de cendres et de roches dont le volume a dépassé les 250 millions de m³ qui est monté jusqu'à 9 km d'altitude.

Favorisée par une combinaison de facteurs, l'éruption a eu de sérieuses conséquences. Elle a



paralysé pendant plusieurs jours le trafic aérien à l'échelle mondiale et recouvert de cendres toute une partie de l'Europe du nord. Néanmoins, l'événement n'a pas représenté de risque direct pour la population, excepté une hausse des problèmes respiratoires dus à la retombée des cendres.

Nous n'osons imaginer l'éruption d'un volcan tel le Tambora et le Samalas de nos jours !

Une autre catastrophe historique

Sans entrer dans le débat de l'évolution du climat, un article récent de Science et Vie (Octobre 2020) montre que l'année 536 fut maudite climatologiquement parlant. Cela rappelle l'institution des Rogations,

processions religieuses pour demander de meilleurs temps et de meilleures récoltes, par l'évêque de Vienne Saint Mamert, dont la statue vous accueille dans la cathédrale Saint Maurice.



Saint Mamert



Eyjafjöll

Les références climatiques de l'article de Science et Vie sont mondiales, principalement dans les pays du Nord et en Asie. A partir d'études dendrochronologiques il apparaît que les années 536 à 550 furent particulièrement peu productives. Procope de Césarée (500-565) rapporte en effet que « le soleil a donné une lueur sans éclat » comme si une malédiction avait frappé l'atmosphère.

Mais Saint Mamert qui instaure trois jours de processions et de prières juste avant l'Ascension suite à une période de récoltes déplorables dans la vallée du Rhône, le fait en 474. Grégoire de Tours rapportant une homélie de Saint Avit, successeur de Saint Mamert nous donne une description de la situation dans une ville de Vienne apeurée.

« À cette époque, le bienheureux Mamert, évêque de Vienne, écarta de la ville de Vienne, par ses larmes et ses prières, un fléau qui la menaçait. Car des incendies fréquents, des tremblements de terre incessants, des grondements nocturnes funèbres menaçaient d'un événement prodigieux et funeste qui ruinerait toute la ville, et là où les hommes se réunissaient en nombre, on pouvait remarquer des bêtes sauvages se comporter comme si elles étaient une espèce domestique : des loups, des ours, et même des cerfs, naturellement craintifs, pénétraient par les portes étroites jusque sur la vaste étendue du forum. [...] Cependant, saint Mamert, prêtre invincible, demeura inébranlable devant les autels de la Sainte Fête, et enflammant la chaleur de sa foi, par un flot de larmes réfréna la puissance laissée aux flammes, et l'incendie se retira. » De plus une incursion de Goths, dévastant le territoire provoquaient une terrible famine et l'évêque de Lyon envoya du blé jusqu'à Arles.

En 567, le concile de Tours imposait l'obligation du jeûne dans les Rogations.

Ainsi, une de nos fêtes religieuses a son origine dans les caprices du temps. Pour l'année 536, nous ne connaissons pas de références locales. Cela veut-il dire qu'en matière météo il n'y a pas forcément mondialisation. Pourtant les savants voient l'origine de cet hiver 536-550 dans deux éruptions cataclysmiques successives datées en 536 et 540. (en Alaska et au Mexique). Plus près de nous les éruptions du Laki en 1783-1784, ont perturbé le climat amenant de mauvaises récoltes qui ont conduit à notre Révolution, et aussi l'éruption de l'Eyjafjöll en 2010, perturbe pendant le mois d'Avril tout le trafic aérien mondial.

Les 2 pages suivantes reprennent un article du Journal « le petit Savoyard » du 16 Octobre 1918, transmis par l'association « Les amis de Montmélian » (J.C Bouchet, président). Il s'agit du fléau de la grippe Espagnole qui fit des millions de morts.

Après la Grande Guerre, la grande grippe

par Jean-Claude Bouchet

Il y a 102 ans, la grippe espagnole décimait quatre pour cent de la population mondiale entre mars 1918 et l'été 1919 en trois vagues. Les calculs montrent qu'en neuf mois, la grippe a tué plus de personnes que la Première Guerre mondiale !

On lui a donné ce nom de « grippe espagnole » bien que ce pays n'en soit pas à l'origine. Elle est apparue en Chine (virus H1N1) avant d'arriver en France. Elle sévit aux États-Unis sur une base militaire. Elle arrive en France dans une caserne militaire à Rouen apportée par des soldats britanniques, au début de l'année 1918. Le terrible bilan fait état, rien qu'en France, de 120 000 personnes qui ont péri en 1918. Ce chiffre sera doublé en six mois en 1919.



Militaires de l'American Expeditionary Force victimes de la grippe de 1918 à l'U.S. Army Camp Hospital n°45 à Aix-les-Bains (Wikipédia)

En France et dans tous les pays impliqués dans la guerre, la censure a occulté cette grippe. L'Espagne qui ne l'a pas censurée a le triste privilège d'en porter le nom car ses journaux l'ont évoquée en premier.

La presse en Savoie a attendu la victoire pour en faire des titres de presse. En voici trois qu'une professeure avait présentés à ses élèves en 2010.

On pourrait penser que ces textes ont été écrits il y a à peine quelques semaines mises à part les allusions aux « Boches ».

La grippe en Savoie

D'après le « Petit Savoyard »

du mercredi 16 octobre 1918

« Malgré les mesures les plus sérieuses, la fâcheuse épidémie continue des ravages en Savoie. Prenons toutes les précautions prescrites par les autorités.

Pendant que les hordes du Kaiser reculent, l'épée dans les reins, en implorant la paix, un nouvel ennemi fond sur nous avec une impétuosité toute pareille à celle qui poussait ces guerriers soi-disant invincibles, au temps où la guerre était « fraîche et joyeuse. » Celui-ci ne s'avance pas en lourds bataillons, ne traîne après lui ni armes ni bagages. Microscopique, insaisissable, ses invisibles cohortes défient canons, tanks et mitrailleuses. Il va, il court, il vole. Aucune forteresse ne l'arrête, aucune manœuvre n'en a raison. Plus forte que von Kluck il a terrassé le Maréchal Joffre et l'a empêché de partir pour Londres : l'invasion s'étend maintenant à toutes les communes de la Savoie.

D'où vient-il ? Les uns le disent espagnol, les autres chinois, ce qui laisse de la marge. Le certain, c'est qu'il a des procédés boches : il viole les neutralités, entre par toutes les frontières, n'épargne ni le sexe ni l'âge et brûle tout sur son passage – ainsi qu'il ressort de doctes

observations, après lesquelles il détermine dans l'organisme une combustion intense des tissus.

Ce farouche ennemi, puisqu'il faut l'appeler par son nom, c'est la grippe, la grippe subtile et sournoise, dont le microbe flotte dans l'air et saute sans crier gare à la gorge des gens ; qui prend toutes les formes et trouve le point faible de chacun ; qui, bénigne ici, maligne là, n'épargne personne et répand la terreur par des exécutions sommaires et implacables.

À Paris, le nombre de décès a augmenté de 50 pour cent en huit jours et on constate les mêmes faits aussi bien dans l'Ouest de la France que dans le Centre, dans le Midi que dans le Nord. En Savoie, dans l'arrondissement d'Albertville on constatait au 10 octobre 600 cas et depuis cette date le nombre a augmenté. Ugine avait pour lui seul 300 cas dont 20 mortels. Flumet, 100 cas. En Maurienne, on a compté 200 cas à Modane, 117 à La Chambre et à l'hôpital de Saint-Jean-de-Maurienne on a pu enregistrer 15 cas mortels. Chose curieuse dans le canton de Lanslebourg toutes les communes sauf Lanslevillard ont été atteintes... Mais en février cette dernière commune avait payé son tribut à l'épidémie qui à cette époque sévissait déjà dans cette localité. En Tarentaise, la grippe sévit particulièrement à Moûtiers, Notre-Dame-de-Briançon, Bozel, Aime, actuellement elle semble un peu en décroissance.

La grippe se répand, on le sait, par les gouttelettes de salive projetées en parlant, toussant ou éternuant. Ces gouttelettes portent en suspension différents microbes, les uns inoffensifs, mais d'autres virulents et meurtriers comme le bacille de la grippe. L'épidémie actuelle a de nombreux points de ressemblance avec la terrible épidémie de peste pneumonique qui a ravagé la Mandchourie après la guerre russo-japonaise. Même mode de propagation et de contagion, mêmes complications pulmonaires aiguës. La mortalité heureusement est moindre. Elle n'est actuellement pour la grippe que de 8 à 10 pour cent. Elle atteignait 95 à 98 pour cent pour la peste. »

On a souvent l'habitude de dire que l'histoire se répète.

Espérons qu'en ce qui concerne cette pandémie, ce ne sera pas le cas, même si de très grandes similitudes sont soulignées, y compris dans l'approche de la lutte.

Fermeture des théâtres et des cinémas

D'après le « Démocrate Savoisien »

du samedi 12 octobre 1918

« En raison de l'épidémie de grippe et par mesure d'hygiène, M. le Préfet de la Savoie a pris l'arrêté suivant :

ARTICLE PREMIER – Les théâtres et établissements cinématographiques seront fermés à partir du samedi 12 octobre et jusqu'à nouvel ordre, dans le département.

Pendant l'épidémie grippale ces établissements seront lavés et balayés avec une solution désinfectante par exemple du crésylol au 4 %. »

Décroissance de la grippe

D'après le « Petit Savoisien »

du mercredi 6 novembre 1918

« L'épidémie de grippe paraît toucher à sa fin. Elle aura duré deux mois environ.

Est-ce à dire que nous devons être complètement rassurés ? Non, le fléau est coutumier de retours offensifs de récidives ; il l'a prouvé dans beaucoup de villes. Tenons-nous donc sur nos gardes, redoublons de précautions.

Quelles précautions ?

Elles sont simples mais multiples : de la propreté, encore de la propreté : propreté corporelle, des vêtements, des habitations, des lieux publics, des ateliers, des bureaux et surtout des aliments.

La municipalité de Moûtiers que nous devons féliciter, fait répandre fréquemment dans les rues du chlorure de chaux. Avec de pareilles précautions, nous pensons que nous pourrions nous défendre contre un retour offensif de cette dangereuse épidémie. »

Les écoles de Savoie resteront fermées

D'après le « Petit Savoyard »

du jeudi 21 novembre 1918

« Le Conseil départemental d'hygiène a émis l'avis de retarder jusqu'à nouvel ordre l'ouverture de toutes les écoles primaires, écoles enfantines et écoles maternelles, publiques et privées de notre département. »

Maître Jacques de Saint Georges et Montmélian

Par R.M. Faure et J.C. Bouchet

En 1253, le 11 Juin Amédée IV de Savoie meurt dans son château de Montmélian, sa résidence principale depuis plus de vingt ans. Son fils Boniface lui succède, puis son frère Pierre (comte de 1263 à 1268) qui veut faire de la Savoie une puissance européenne. Dès les années 1250, Pierre qui est appelé le « petit Charlemagne » a entrepris la fortification de la Savoie. D'abord au nord, à la limite nord de l'actuel canton de Vaud en Suisse, pour freiner les ambitions du Saint Empire Romain Germanique, puis à l'est, pour verouiller le Valais et quand il deviendra Comte, à l'ouest, pour se défendre des Dauphins. Dans cette féodalité omni-présente, il utilise les liens familiaux, ses deux nièces sont reine d'Angleterre et reine de France pour s'enrichir, le roi d'Angleterre lui ayant cédé de nombreux domaines. Avec son argent, il améliore et construit des châteaux. Depuis la construction du château d'Yverdon, un architecte se distingue et deviendra l'architecte préféré des comtes de Savoie. Ses oeuvres à Montmélian sont attestées sur les renforts de la muraille et sans doute d'autres renforcements de fortification. Depuis 1268, Maître Jacques œuvre à Saint Georges d'Espéranche, ville nouvelle voulue par les Savoyards, et y construit un formidable château, aussi vaste que le Louvre de Philippe Auguste. Voyageant sans cesse à travers la Savoie, il est à Montmélian quand la cour de Savoie reçoit le futur roi d'Angleterre, Edouard 1^{er}, de retour de croisade.

Le comte Philippe I^{er}, qui vient de succéder à Pierre, le reçoit comme roi et les banquets, les chasses se multiplient et resserrent encore les liens entre la Savoie et l'Angleterre. Ces fêtes fastueuses n'empêchent pas le futur roi de penser aux tâches qui l'attendent en Angleterre. Il s'intéresse aux récents travaux de fortification de Montmélian Il rencontre probablement à cette occasion Maître Jacques. Après une semaine passée à Montmélian, le roi et le comte séjournent dans la toute récente forteresse de Saint-Georges-d'Espéranche œuvre essentielle du talent de Maître Jacques réalisée par 3000 ouvriers sous la responsabilité financière de Pierre Mainier de Chambéry, fidèle chef des travaux des Comtes de Savoie depuis 1261.

A Saint Georges, pendant deux semaines, banquets et fêtes mais aussi administration. Des textes nous sont parvenus pour des jugements de différents, de conciliations entre adversaires. Mais le plus essentiel est la rencontre du roi avec Maître Jacques et le roi, quelques années plus tard appellera Maître Jacques qui deviendra Master James of Saint Georges, pour construire au Pays de Galles le plus formidable ensemble de châteaux d'Europe, qui seront inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Montmélian est une ville remarquable très riche d'histoire. Comme ville frontière entre la Savoie et le Dauphiné, puis entre la Savoie et la France, elle a subi six sièges et de nombreuses batailles se sont déroulées sous ses remparts. En 1142, le dauphin Guigues IV

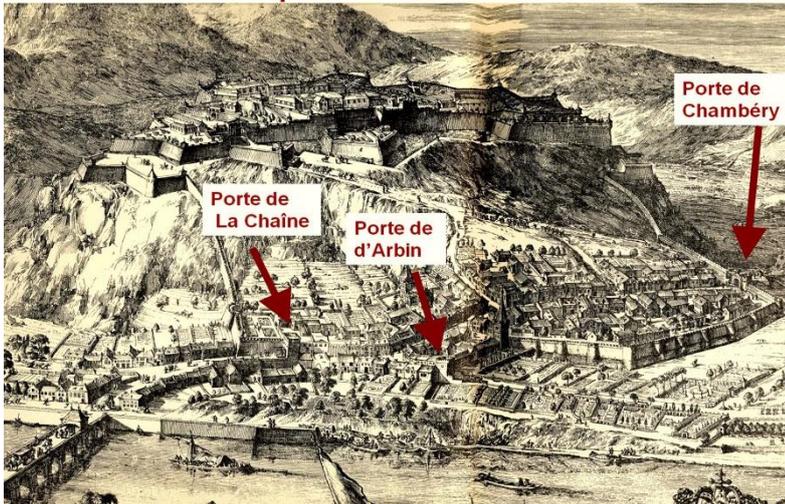


a été tué lors d'un siège, mais le Dauphiné, de par l'action éclairée de la dauphine qui a assuré la « régence », a conservé son intégrité et une génération plus tard reprenait le combat.

Photographie du mur d'enceinte de Montmélian avec une tour transformée en habitat mais qui garde la forme en fer à cheval d'une tour ouverte sur la ville, semblable à celles construites par Maître Jacques quelques années plus tard à

Caernavon ou à Conway.

Les portes de la ville



A Montmélian de nombreuses maquettes racontent le passé, comme celles, ci-contre, qui représentent la ville et son fort en 1675 ou après le siège de 1690.



Louis Clopin revient de guerre

Par André Clopin

Sur un cahier d'écolier, écrit avec un crayon à papier, Louis Clopin, bourrelier à St Georges d'Espéranche, raconte les quelques premières années de cette guerre qu'il a vécues, avec la pagaille monstre qui régnait à cette époque. Il raconte aussi son étonnant retour dans son foyer familial Voici, reproduit intégralement, le texte qu'il a écrit.

« 1939

Mon fascicule de mobilisation portait : mobilisable le 6^{ième} jour après la déclaration de guerre. Le 14 septembre, incorporé au 14^{ième} BCA , caserne Lyon-la Mouche, 517^{ième} compagnie section bourrelier de 10 hommes. Le 16 septembre, départ pour Grenoble, caserne Bonne et l'atelier ambulancier est formé à la Capuche. Affecté à l'armée des Alpes commandée par le général Cartier, 14^{ième} BOA, 517^{ième} compagnie, échelon lourd, secteur postal 124.

1940

17 janvier, embarquement de la compagnie par train, gare de Grenoble, sans direction bien définie. Le train nous dépose à St Jean de Losne dans la nuit par une température de -28 degrés. Le matériel sur des wagons-plateformes était gelé. Il fallait tout débarquer pour être au jour à 20 km dans une ferme à Louhans (Côte d'Or). Les outils agricoles, mis dans un coin, nous installons notre matériel, qui était arrivé par camions, sous les hangars. Cette ferme était à 3 km du village avait pour voisin un très beau château des comtes de Levrotte où logeaient les officiers et les bureaux. Le froid, la neige, puis, au dégel, la boue nous paralysaient. Au village voisin, à Champdôtre, nous avons un détachement de bourreliers, (Billard, de Bourgoin).

Février,

déménagement de tout le matériel pour venir nous installer à St Jean de Losne dans des bâtiments de la gare d'eau, en face du canal de la Saône au Rhin. Le canal gelé interdisait le passage des péniches. Le génie cassait la glace et on aidait pour le passage de quelques bateaux et péniches.

Nouveau départ, pour être affecté à la caserne de la Vitriolerie à Lyon, 14^{ième} BOA, 101^{ième} cie.

Nouvelle affectation : atelier arsenal militaire de Rennes (Bretagne).

Du 8 mai au 17 juin, je travaillais comme ouvrier bourelrier dans un très grand bâtiment au 1^{er} étage. 1500 travailleurs du cuir, venant de tous les départements de France, 800 cordiers et des travailleurs espagnols. 1000 machines United et Singer tournaient jour et nuit. Tous les jours des wagons de selles, de harnachement sortaient des ateliers. Les officiers et s/officiers étaient raisonnables quand on faisait son travail qui était surtout à la chaîne. Sur de grandes tables, on déposait les cuirs coupés et l'outillage. On procédait à l'assemblage et aux coutures. Puis les pièces passaient dans d'autres ateliers pour finitions et être stockées.

En juin, la situation devenait inquiétante. Les Allemands approchaient de Paris. L'état-major préparait une résistance dans la presqu'île de Bretagne où il y avait une grosse concentration de régiments anglais. Le camp d'aviation St-Jacques-Rennes était occupé par l'aviation anglaise. Des régiments tchécoslovaques et polonais étaient en formation. Des troupes françaises, dont beaucoup de Chasseurs Alpains, revenant de Norvège, après avoir débarqués à Brest et Lorient, prenaient positions. Les banques, les états- majors prenaient la direction du sud.

D'après les communiqués et les régiments français qui se repliaient, ils nous annonçaient l'arrivée prochaine des Allemands. On attendait un ordre de repli pour évacuer l'arsenal. Rien. Et le 17 juin au matin, devant les officiers, on prenait le travail. A 10 heures, sans qu'aucune alerte fut donnée, c'est le bombardement de la gare, à 300m de l'arsenal. A la première explosion, on a été renversé et couchés par le souffle des bombes qui ouvrait portes et fenêtres. Surpris et inquiet, je me suis rapproché de la fenêtre ouverte pour voir passer, au ras des toits, deux des avions du bombardement. Ayant vu les croix gammées, on a été fixé sur le sujet des explosions. Ce fut la panique, chacun partait de son côté. On perdait les camarades connus pour se trouver mêlés à des civils et des militaires de toutes armes. Pendant 2 heures, les explosions se succédaient, les maisons s'écroulaient, les incendies se développaient surtout dans le quartier de la gare. Trois trains de munitions, qui séjournèrent sur des voies de garage étaient l'objet du raid. Ces trains étaient voisins des trains de troupes qui se repliaient venant du Nord. Il y avait aussi un train sanitaire rempli de blessés et de réfugiés. Ce fut un vrai carnage, les blessés et les brûlés étaient noirs de poudre, il était difficile de sortir de cette fournaise. Les explosions durèrent 2 nuits et 2 jours.

Charles Liorat était à la musique de l'air et cantonnait au camp d'aviation St Jacques à quelques km de Rennes. Dans le train de troupes, il y avait une partie d'un régiment d'artillerie de Strasbourg avec les canons, les chevaux et le matériel. Au retour, j'ai appris que beaucoup de ces militaires étaient de notre région. Danon, de Lafayette, qui a eu la cuisse traversée par des éclats et brûlé. Il fut soigné à l'hôpital de Rennes. Curt, de Roche, Vachon A., médecin-major de Lyon ; Goujon de Givors que j'ai

connu à Vienne, Cordier Gabriel, blessé, était dans un train sanitaire près de la gare. Danon et Curt étaient dans le train de troupes.

Dans l'après-midi, des avions à croix gammées parurent ans le ciel, munis de sirènes. Puis ce fut les mitrailleuses qui commencèrent leur sinistre besogne. Les balles sifflaient de tous côtés et le bruit sur les tuiles des toits, mêlés au hurlement des sirènes rendait plus lugubre le désastre de la gare et de son quartier. Une importante poudrerie était à 500m de l'arsenal. Si les avions avaient lâché leurs bombes dessus, tout Rennes aurait été détruit. Près de nous se trouvait un dépôt de produits alimentaires et les fours à pain pour le ravitaillement des troupes anglaises qui logeaient à Rennes. Le matin du 18 juin, quelle surprise, plus de soldats anglais, plus de sentinelles. Les fours portatifs étaient encore remplis de pains chauds, la farine de riz était abandonnée. On commençait à se servir car notre ravitaillement n'était pas assuré et on fit quelques provisions que l'on mettait en sûreté dans des maisons voisines. Le vol devait être autorisé car les gardiens d'une prison voisine, en casquette, faisaient comme nous et emportaient les marchandises. Cela dura deux jours, puis les Allemands occupèrent les lieux. Fini le pain blanc, les boîtes de conserves,....

Quand les Allemands, le 18 juin, occupent l'arsenal, ils emportent des trains de matériel et harnachements (Plus tard, en Russie, sur des photos, j'ai reconnu nos bricoles françaises).

Entrée des Allemands.

Dans la matinée du 18 juin, le poste d'essence voisin reçut la visite d'une auto-mitrailleuse. Les occupants, aux casques ronds, prennent la manivelle, remplissent leurs réservoirs et oublient de payer. C'étaient les premiers Allemands, bientôt suivis de side-cars avec l'homme à sa mitrailleuse, puis les tanks et les camions de troupes en armes arrivent dans la ville. Ce défilé d'Allemands était coupé et mêlés de camions français chargés de soldats français sans armes où l'on voyait des bérets de marins, de chasseurs alpins des calots de toutes armes. C'était lugubre et inquiétant.

On reste 4 jours un peu cachés, puis on décide de prendre la route. Cinq bourreliers : Sublet M. d'Annecy, Couilloud G. de La Côte, Dargaud R. de Villefranche, Pontadit de St Martin la Sauveté (Loire).

Dimanche 24 juin, départ de Rennes avec pour bagages une couverture et une musette. Impossible de prendre un train, les voies étant coupées et le trafic était pour les occupants. On part à pied. On récupère trois vélos abandonnés dans un fossé de route. Dans la hâte de leur fuite, les militaires et les réfugiés se débarrassaient de tout

ce qui pouvait les gêner pour fuir plus vite : voitures, camions militaires, fusils, casques, vêtements, même des canons lourds. Cette route de Paris était sillonnée sans cesse par des convois allemands qui se croisaient. Après Chateaubourg, on arrive sous la pluie à St Jean sur Vilaine. La cavalerie allemande arrivait au village. De grandes bétailières amenaient les chevaux. Le matériel, les selles étaient déchargés des camions. Les hommes descendaient des cars.

On cherche, en dehors de la route, une ferme pour passer la nuit. A 1km de la grande route, une petite ferme veut bien nous accueillir. De ce bâtiment, venait de partir un groupe de fantassins perdus qui avaient laissé épars fusils, sacs, matériel de transmission. On préparait notre campement. Deux allemands ivres arrivent dans la cour. Pris de peur, en voyant les armes et inquiets de nous voir, ils sortent leurs révolvers, nous menacent et mettent en joue. Ce que nous pouvons faire, c'était de nous sauver pour se cacher dans les haies voisines. Heureusement, ils n'ont pas tiré.

Dans la matinée, on arrive à Vitré. Devant le château, sur la place, on sort nos casse-croûte des sacs. Puis quelques camions allemands arrivent, accompagnés de gardes mobiles français sans armes. L'officier allemand descend d'une voiture et mobilise tous les hommes, militaires et civils, pour effectuer le déchargement des camions. Ces camions étaient remplis de matériel français ramassé dans les fossés : caisses d'obus, cartouches, vêtements. C'était la récupération. Les camions se rangeaient au bout du pont-levis et surveillés par des sentinelles en armes, on déchargeait les caisses que l'on portait dans une grande salle du château. Ce travail terminé, les camions et les gendarmes repartent et nous, sans savoir pourquoi, on reste sur la place. Nos vélos furent volés. On se rend à la gare où on nous annonce un train partant pour le Mans. Nous arrivons le soir pour coucher chez un marchand de foin. Le 26 juin, un train nous prend pour Tours. Nous arrivons à St Cyr sur Loire, tout le monde débarque car tous les ponts sur la Loire sont détruits. C'était sinistre de voir tous ces grands ponts détruits par le génie français et couchés dans le lit de la Loire. Le génie allemand essayait de raccorder les débris. Les piétons passaient et on s'engage sur les poutrelles au risque de tomber à l'eau ou sur les graviers dix mètres en dessous. Le pont traversé, une sentinelle allemande nous interdit de rentrer dans la ville de Tours. Les bombardements avaient détruit une partie de la ville et il y avait encore des incendies. On longe les quais rive gauche pour aller à la deuxième gare de Tours, à St Pierre des Corps. Pas de train, les voies étaient détruites. On reprend la route pour passer le Cher sur une passerelle d'un barrage. On couche à Veretz.

Le 26, se guidant sur des cartes de l'almanach des postes, on était un peu perdus. Sur la route, le défilé des troupes allemandes commençait à nous inquiéter. De nombreux soldats français erraient comme nous, cherchant à rejoindre leur foyer au nord ou au

sud. Des réfugiés, Belges, du Nord, de Normandie, encombraient les routes avec de grands chars agricoles attelés de plusieurs chevaux ardennais.

On décida de quitter les grandes routes pour prendre des voies secondaires et pour cela il fallait traverser le Cher une deuxième fois. Plus de ponts, tous baignaient dans l'eau. On trouva un habitant de Bléré sur Cher qui nous passa sur l'autre rive en barque. Peu d'allemands sur ces petites routes. Notre réserve de conserves anglaises commençait à s'épuiser. Mais on trouvait des œufs et divers aliments. Le vin nous était donné gratuitement par les viticulteurs nombreux dans cette région. Ils nous disaient : « Buvez avant que les Allemands le boive ».

Vu de loin : le château de Chenonceau qui, paraît-il, était occupé par un état-major allemand.

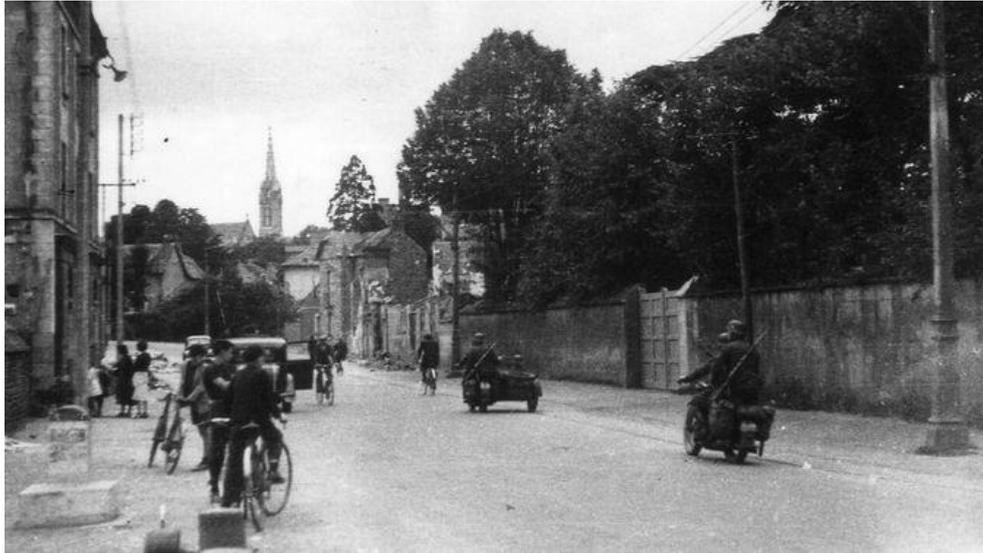
Après une longue étape, nous arrivons à 2km de Montrichard. Le 27, en gare de Montrichard des wagons remplis d'archives brûlaient. C'étaient des dossiers, des plans du Ministère de la Guerre. Le train nous conduit jusqu'à Vierzon. Les voies étant coupées, on reprend la route. A 6km de Méhun sur Yèvre, se trouve la station T.S.F. de Radio-Paris qui dresse ses grands pylones dans le ciel. Les Allemands occupaient la station et nous tombons dans un barrage. Nous étions une centaine sous la surveillance de sentinelles. Un officier, dans un français parfait, nous fait mettre en ligne et fait son choix. Nous trouvant trop vieux tous les cinq, il nous laisse continuer notre route. Mais les jeunes ont été gardés et reprirent la route de Vierzon. Nous couchons à Méhun sur Yèvre.

28 juin. On prend la route pour Bourges. On traverse la ville remplie d'Allemands. Une camionnette nous accepte pour faire 10km et on arrive à Dun sur Auron. Là, on nous avertit qu'un barrage était établi et surveillé à 1km de la ville. Ils laissaient passer les personnes seules. On se sépare et on essaie de traverser cette zone. Les auto-mitrailleuses et les soldats en armes surveillaient. On se présente échelonnés et la chance nous aidant, on passe sans accrocs pour aller à Cognny dans une ferme où nous dit que nous avons passé « la ligne de démarcation ».

29 juin.

Plus de soldats allemands sur les routes, seulement des soldats français de toutes armes, perdus comme nous. Un camion nous prend pour 2km puis on traverse la forêt de Tronçay (3^{ème} de France). A la sortie, un barrage français, celui-ci tenu par des chasseurs alpins en armes. Nous étions en France non occupée.

On mange à Cérilly. Après midi, nous arrivons à Ygrande pour coucher dans une ferme. Dans la nuit, je tombe malade, coliques, vomissements. Mes camarades voyant que je ne pouvais pas continuer me font conduire par un cultivateur, avec cheval et voiture, à l'hospital- hospice de Cérilly où je fus très bien soigné. Après onze jours de repos et de soins, je vais prendre le train à Montluçon. Les trains étaient rares et pas signalés. Enfin un Bordeaux-Lyon entre en gare, bondé de civils et militaires. Bientôt Lyon.



Les allemands entrent à Rennes Juin 1940



Rennes bombardé Juin 1940

Quand je suis allé à l'école pour première fois, j'avais 6 ans...

(1930 - 1933)

par Léon Terry

Léon Terry, enfant de Saint Georges né en 1924, qui sera bientôt centenaire, nous livre ses souvenirs sur l'école du village. A partir des années 60, tout a basculé vers un enseignement plus long et plus savant, jusqu'à en perdre les fondamentaux. En attendant la bonne réforme revivons ces « belles » années.



Ma classe en 1930

Monsieur Riboud est l'instituteur

Quand je suis allé à l'école pour première fois, j'avais 6 ans... et à l'époque celle-ci était obligatoire jusqu'à l'obtention du certificat d'étude, en moyenne vers 12/14 ans, selon le niveau des enfants.

Nous ne parlions que le patois à la maison, et j'ai donc appris à parler français en allant à l'école tout en apprenant à lire et à écrire... Nous partions du Revoireau à 7 heures, quelque fois plus tôt encore, selon la météo, et les hivers étaient rigoureux au siècle dernier !

Depuis la ferme du Pilon où nous habitons, nous avons environ 3 kilomètres à faire à pied, jusqu'à l'école du village, par les chemins de pierres ou parfois à travers champs. Tout le long du chemin (au bout de la vigne, à la fin du Chemin Creux, au Mas du Plessy, au Blanchon, au croisement du Bois), des copains nous rejoignaient et le groupe grossissait au

fur et à mesure que nous approchions du village : soit environ une petite bande de douze à quinze gamins. Quelques-uns du quartier, restaient en pension toute la semaine au village, chez une tante, pour éviter ces voyages.

Chaque matin nous partions donc ensemble, et oui, nous avions école tous les jours : lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi, toute la journée, de 8 à 11 heures et de 13 à 16 heures, le jeudi était jour de repos, mais le matin nous devions tout de même prendre la route pour aller au catéchisme, qui se déroulait à la Cure de 8 H à 11 heures, en plus de l'heure hebdomadaire.

Il faut préciser qu'il y avait l'école des garçons rue du Mézet, et deux écoles de filles (l'école laïque au Fond de Ville et l'école libre au Château) ; par contre le catéchisme était mixte, et si nous ne connaissions pas la leçon du jour, la punition était de rester debout au milieu des filles !

Nous étions vêtus d'une chemise ou d'un tricot de corps sous notre blouse noire, des pantalons courts avec des chaussettes de laine tricotées par notre grand-mère allant jusqu'aux genoux, et bien sûr, nous portions tous des galoches de cuir, montantes, avec une semelle de bois, sans oublier notre béret que nous avions sur la tête par n'importe quelle saison. Pendant l'hiver, nous avions un pull de laine tricoté sous notre blouse, des caleçons longs sous notre culotte courte, et un cache-nez ; je me souviens que, avant de partir pour ne pas avoir trop froid aux pieds, la maman nous mettait des cendres chaudes sorties du poêle, dans nos galoches, pour les réchauffer ; bien sûr il fallait les enlever avant de partir pour ne pas se brûler ! Par temps de pluie, nous gardions nos chaussettes mouillées toute la journée, et en cas de neige abondante les congères parfois plus hautes que nous, nous obligeaient à passer à travers champ où elle avait été soufflée, ou parfois même, elle nous empêchait d'aller jusqu'au village... Et, le soir, nous rentrions de nuit, par les chemins, sans lampe...

Chacun avait deux musettes : une pour les livres et cahiers, l'autre pour notre repas. Dès notre arrivée à l'école, nous déposions notre gamelle à la cantine, derrière la mairie (actuellement salle Louis Clopin) pour que la Fine Darc nous la fasse réchauffer. Je me souviens que nous voyions souvent détalier des rats dans la cantine, qui venaient probablement de la pièce du fond où étaient entreposés les vieux bancs d'école à six ou huit places !

Notre école se situait derrière l'ancienne pharmacie, et nous y entrions par le portail de la rue du Mézet. Monsieur et Madame Riboud étaient le maître et la maîtresse titulaires, ils étaient logés par la mairie et habitaient dans l'école au-dessus de la classe des petits.

Il y avait trois classes de deux niveaux chacune avec la 1ère et la 2ème division, au total environ 30 à 35 élèves par classe. Celle des petits était au premier étage et on y accédait par l'escalier central ; en bas, deux autres classes, de chaque côté de l'escalier, et notamment celle des grands qui y restaient jusqu'à ce qu'ils aient passé le certificat d'études. Dans la

salle de classe, nous étions placés selon notre classement : ceux qui avaient le plus grand nombre de points étaient assis devant et à la dernière place les moins bien notés. Et nous changions ainsi de place, à chaque classement, une fois par mois.

Avant de rentrer dans les classes, les élèves se mettaient en rang devant chacun des piliers du préau, le béret à la main, ils devaient saluer leur maître ou maîtresse, qui eux faisaient l'inspection : les mains devaient être bien propres et les galoches bien cirées. Les enfants pouvaient ensuite rentrer dans l'école, en commençant par les petits.

Dans la classe, face au tableau et au bureau du maître posé sur une estrade, deux rangées de bureaux pour deux élèves (une pour la 1^{ère} division, une pour la 2^{ème} division), séparées par une travée au fond de laquelle se trouvait le poêle à bois et/ou à charbon (par grand froid, bien chargé, il arrivait même à rougir). Les bureaux s'ouvraient par le dessus, et contenaient les livres, crayons porte-plumes, ardoise et son crayon à mine, cahiers (celui du jour, de brouillon, du soir (pour faire les devoirs à la maison), de récitations, d'arithmétique, de dessins, de géographie pour faire les cartes des départements par exemple, et aussi le buvard « réclame » ou rose, pour éponger les tâches d'encre ! et chaque samedi, nous devions ranger notre bureau... En fin d'année scolaire, ou avant chaque période de vacances, chacun devait nettoyer puis cirer son bureau.

Chaque semaine, chacun son tour, deux élèves de la 2^{ème} division (un venant de l'écart et un habitant au village), avaient pour mission d'allumer le poêle, puis de nettoyer autour, enlever les cendres et les passer pour récolter le mâchefer que l'on trouve dedans et que l'on réemploie comme du charbon, et bien balayer autour. Les fagots préparés par les cantonniers étaient stockés au fond du couloir sous les escaliers, et le charbon dans la réserve derrière la pharmacie.

Egalement tous les lundis, ceux qui étaient de service devaient remplir les encriers encastrés dans le bureau (c'est souvent celui de l'écart qui le faisait car il avait dû partir tôt de chez lui pour arriver avant 8 heures ! celui qui habitait au village était toujours en retard...). Il y avait aussi, environ toutes les deux semaines, la corvée des toiles d'araignée, qu'il fallait enlever avec une tête de loup, et la corvée des toilettes situées dans la cour que nous lavions à grands coups de seau d'eau (3 WC à la turque pour la centaine d'écoliers environ).

A l'époque, les punitions c'étaient « aller au piquet » face contre le mur, des lignes à écrire ; parfois même des gifles claquaient, et personne ne s'en plaignait !

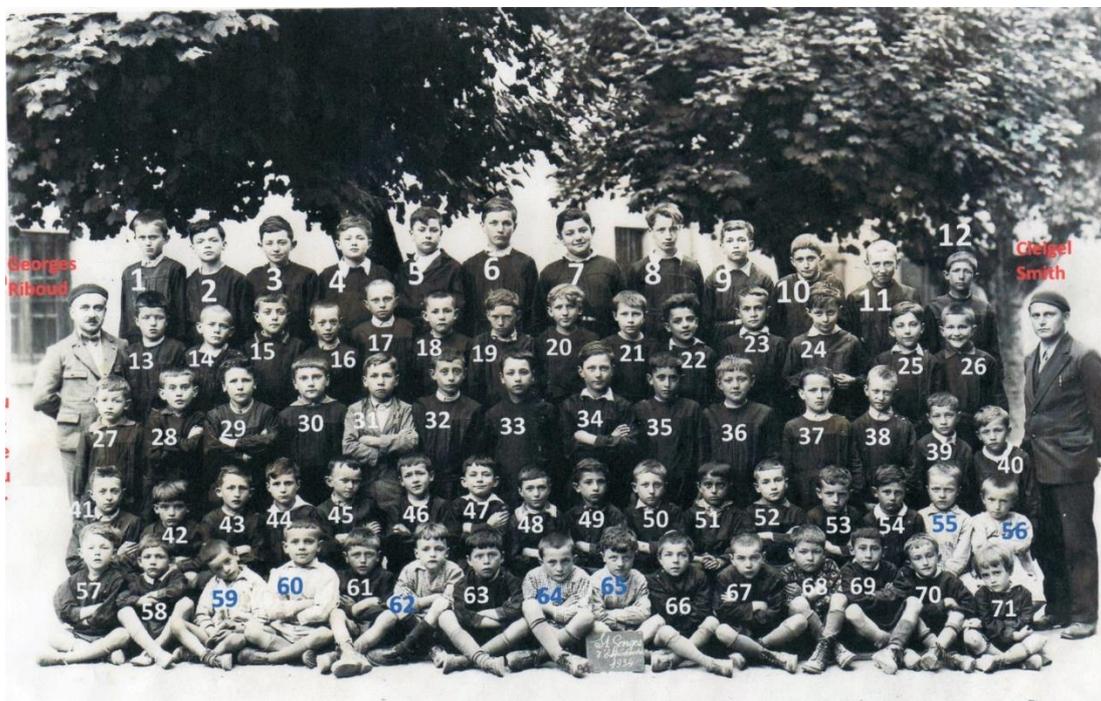
A 9h45 et à 14h45, c'est le sifflet du maître qui nous donnait le signal de la récréation (début et fin), et avant de rentrer à nouveau en classe, nous devions nous mettre bien en rang, dans le silence.

A la récré, nous jouions aux billes, à la balle perdue, et « aux barres » : on formait deux équipes, une placée d'un côté la cour, et l'autre en face ; nous devions avancer pour atteindre l'autre côté sans être fait prisonnier car avec 3 prisonniers la partie était gagnée, mais nous

pouvions aussi arriver de l'autre côté et délivrer les prisonniers de notre équipe. La partie n'avait jamais le temps de se terminer !...

Parfois, le mercredi, jour de marché au village, nous demandions au maître une « permission de sortie », pour aller acheter une blouse chez Louvet (maintenant magasin des fleurs) ou des galoches chez Chalon.

Enfin venait le coup de sifflet de l'heure de la sortie en fin de journée, le maître Monsieur Riboud nous accompagnait alors jusqu'au portail, puis nous détalions dans tous les sens comme des lapins et rentrions à la maison en petits groupes... C'est en juin 1937, à l'âge de 13 ans, que j'ai eu mon certificat d'études à Heyrieux.



Ma classe en 1934, un peu avant l'année du certificat



La rue du Mézet, l'entrée de l'école des garçons se trouve sur le côté droit de la rue

LE PATOIS LOCAL au XIXe siècle et XXe siècle.

Par Jean Marc Labruyère

En 1843 le préfet de l'Isère a édité un arrêté demandant aux prêtres des paroisses du département de traduire « l'enfant prodigue » ceci dans le but d'établir une statistique sur les différents patois parlés dans les communes.

Le texte :

« Un homme avait deux fils dont le plus jeune dit à son père « mon père donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien » et le père fit le partage de son bien. Peu de jours après le plus jeune de ses deux enfants ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné où il dissipa tout son bien en excès et en débauche. »

Le 11 juillet 1843 le maire M. Jars de Saint-Georges répond au préfet : en conformité de votre arrêté du 18 de ce mois du recueil n°18 j'ai l'honneur de vous transmettre la traduction en patois du pays de la parabole de l'enfant prodigue.

Monsieur le maire conclut « Monsieur le curé ne connaît pas notre patois, je le connais parfaitement, c'est moi qui ai fait cette traduction.

Nota : M. Pollard curé n'est resté qu'un an à Saint-Georges : septembre 1842 à septembre 1843)

1843
la paroisse
à M. le préfet
traduction en
patois du pays
de la parabole
de l'enfant prodigue

St Georges d'Espéranche
la paroisse de St Georges d'Espéranche
à M. le préfet

En conformité de votre arrêté du 18 de ce mois
du recueil n°18 j'ai l'honneur de vous transmettre
la traduction en patois du pays de la parabole de
l'enfant prodigue

« Un homme avet deu garçons dont lo plus
jeune dit à son père : « mon père don
nez-moi ce qui doit me revenir de votre
bien » et le père fit le partage de son
bien. Peu de jours après le plus jeune
de ses deux enfants ayant amassé tout
ce qu'il avait, s'en alla dans un pays
étranger fort éloigné où il dissipa tout
son bien en excès et en débauche. »

M. le maire ne se contenta pas de cette traduction, car
il la trouva imparfaite et fut tenu de lui
faire une autre

J'ai l'honneur de vous transmettre
la traduction en patois du pays de la parabole de
l'enfant prodigue

M. le maire
M. Jars

Patois 1843 à Saint-Georges

In homo ayet du garçons dont lo plus juoino disit à son pâtre « mon pâtre dona me lo bian que de daivu avai pe me provenou » et ou li fi sa partagi de so bian. Pou de jutre après lo plus juoino en partant avoai lui to ce qu'ou l'ayet s'en alla voyageie ou payë élognat ou il dépensit to sa bian en débochi.

Patois 1843 de Beaurepaire

In omo ayé dous efans dont lo plus jeuno dicit à son père « mon père baillé-me ce que dait me revenir de voutron bian » et lo père lieur fit lo partageo de son bian. Pou de jours apré le plus jeuno de sous dous efans ayant ramassa to ce qu'ou l'ayié s'en allit dans in pays étranger fort éloigna vant ou dissipit to son bian ein excès et ein débauches.

Patois actuel à Saint-Georges

In homo eye du garçons dont lo plus zouane disit à son pâtre « mon pâtre bali me ce que d'a me reveni de voutre bian » é lo pâtre fi lo partaze de son bian. Pou de zou aprè lo plus zouane de ce du zefan ayan amassa to ce qu'ou l'aye s'en ali dan z'on payë étranzi bian loin ou il dépensi to son bian en débôssi

Anecdotes

Relevé dans « Surprenant Moyen Âge » de Didier Chirat.

Vers 1310, à Lyon, une servante est essorillée pour avoir dérobé à ses maîtres et employeurs des habits. L'essorillation, à savoir l'amputation d'une oreille, et alors une variante du poing tranché. Une décennie plus tard, la même peine frappe un dénommé Jean qui a volé à l'hôpital Saint-Georges-d'Espéranche un drap et une couverture.

Relevé dans les archives notariales de Saint-Georges

15 janvier 1768. Pardevant nous notaire royal soussigné et en présence des témoins cy-après nommés cejourd'hui quinziesme du mois de janvier après midy mil sept cent soixante huit, fut présente Demoiselle Thérèse Nuguoze originaire de St George d'Espéranche habitante à Lyon, laquelle pour satisfaire aux édits et déclaration de nos roys après avoir prêté le serment requis aux formes ordinaires, m'a dit et déclaré être enceinte du fait et œuvre du nommé Dumazer fabricant de ladite ville de Lyon, ensuite de la connaissance qu'il a eut d'elle depuis le mois de may dernier, c'est pour quoy elle nous a faite la présente déclaration, et a l'effet d'obtenir contre ledit Dumazer ses frais de couches, dépens, dommages et intérêts, et de le faire charger de l'enfant qui naîtra. De tout quoy la déclaration m'a requis acte que je lui ay octroyé, et fait passé audit lieu de St Georges dans la maison de François Rabatel hoste dudit lieu en présence de François Parmentier fils d'autre François et de Guillaume Meillon tous les deux travailleurs audit St Georges, témoins requis qui n'ont signé non plus que la déclarante, à laquelle j'ay enjoint d'avoir soin de son fruit sous les peines portées par les ordonnances, pour ne savoir écrire ainsi qu'ils l'ont déclaré, de ce enquis et requis

Signé : Jars, notaire royal

Et la révolution d'Octobre s'invite à Saint Georges.

Par R.M. Faure et Katia Ivanoff

L'histoire est facétieuse, des événements lointains peuvent avoir des suites locales et les faits que nous racontons ci-après peuvent apparaître comme un clin d'œil de l'histoire, laquelle sait aussi garder quelques détails cachés.

A la fin du XIX^{ème} siècle, la Russie est amie et alliée de la France. Depuis la Grande Catherine la culture française est fort appréciée en Russie et la langue française est très parlée par l'aristocratie. Pour les familles aisées il est courant d'avoir une répétitrice de langue française pour faciliter la maîtrise de la langue, des grands comme des petits.

Claire, Saint Georgeoise, part comme répétitrice en Ukraine dans la famille Adveff, rue Potemkine à Ekaterinoslav (l'actuel Dniepopetrovsk). Nous avons recherché qui pouvait être cette Claire et seule Claire Volland peut correspondre aux dates données. Claire est visiblement rentrée de Russie avant la révolution de 1917. Mais de Claire Volland nous n'en savons pas plus. C'est cependant remarquable de savoir une Saint Georgeoise, à cette époque, si loin de son village.

En Russie la révolution déferle et de Moscou se répand dans l'empire. Une armée « blanche » est créée pour combattre le Bolchévisme. Constantin Ivanoff, officier de la Marine Impériale, s'engage dans l'armée blanche des volontaires de Wrangel, à Novotchekass sur le Don. Il est jeune, marié à Vera Adveff. Mais les « rouges » sont les plus forts et, comme pour beaucoup, la seule issue est l'exil. Avec son épouse Véra, qui attend un bébé, il embarque à Sébastopol, sur le « Constantin » bateau commercial armé de torpilles qui franchit le Bosphore et ils débarquent à Bizerte, base navale française en Tunisie. Après une quarantaine due au typhus, ils sont correctement accueillis et comme Constantin est un spécialiste TSF et torpilles, il enseigne à l'école des cadets de la marine française. C'est à Bizerte que naît Leonid Ivanoff. Puis l'école des cadets de la marine est fermée et la marine française offre à ces exilés, le voyage vers la France à condition d'avoir un point chute, une connaissance sur le sol français. Véra se rappelle alors à Claire, qui l'a aidée à parfaire son français. Claire lui propose son aide. De Marseille les Ivanoff prennent le train jusqu'à Lyon, puis le « tacot » et arrivent à la gare de Saint Georges où ils sont attendus par Claire. A pied, ils gagnent une ferme, près des douves, et sont logés dans un bâtiment attenant.

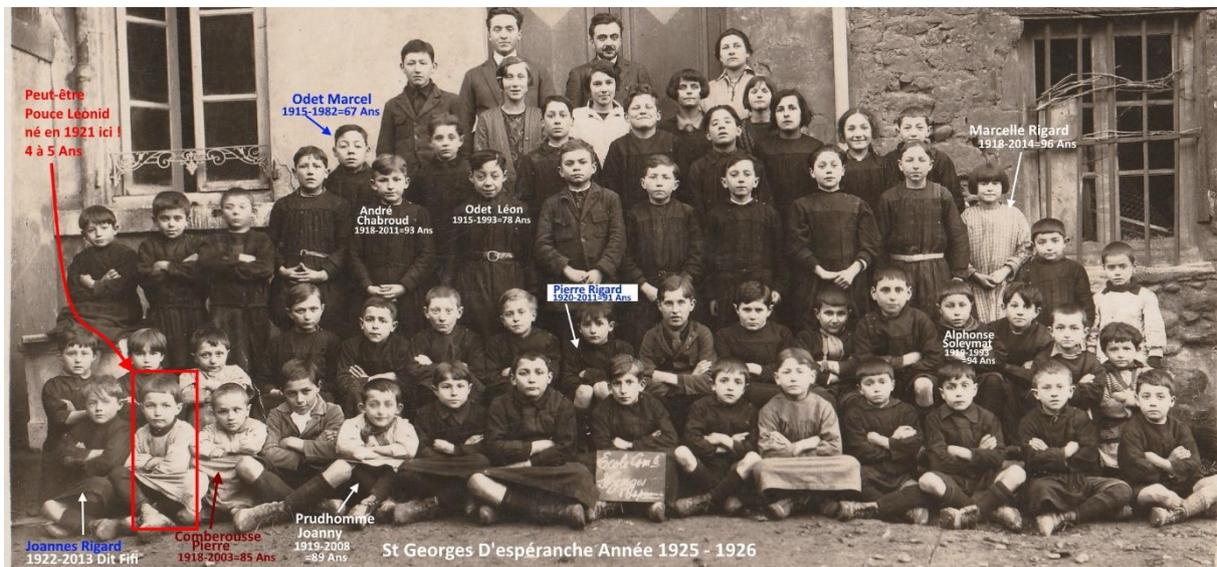
De cette période bien peu de souvenirs si ce n'est que Véra cuisine des « blinis » et les vend sur le marché de Saint Georges. Par contre, on retrouve le petit Léonid sur les bancs de l'école, il est appelé « Pouce » et a de bons copains. Un peu avant 1930,

Constantin trouvera un travail pérenne et toute la famille s'installera à Bourg d'Oisans.

Cette histoire, avec hélas des zones d'oublis, nous a été racontée par, Katia Ivanoff fille de Léonid, qui à l'aide des souvenirs de sa maman (l'épouse de Léonid qui a aujourd'hui plus de 100 ans), cherche à retracer l'exil de son grand-père. Katia est venue, un jour à Saint Georges, pour mieux connaître cette route de l'exil, qui des rives du Don, conduit à notre village.

Les CMJ ont cherché et retrouvé quelques détails mais si d'autres faits, ou images, dorment encore dans les tiroirs des familles de Saint Georges et ne demandent que de voir la lumière, ils les recueilleront avec gratitude.

Katia achève un livre sur la saga de son grand-père, « Rev' Russe » qui sera publié en fin d'année.



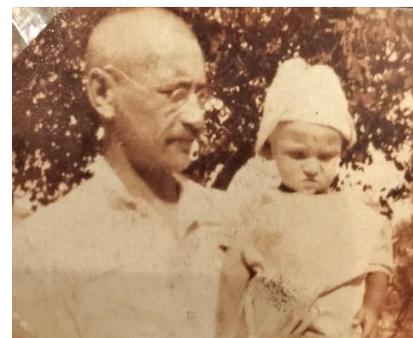
La classe de Léonid en 1925



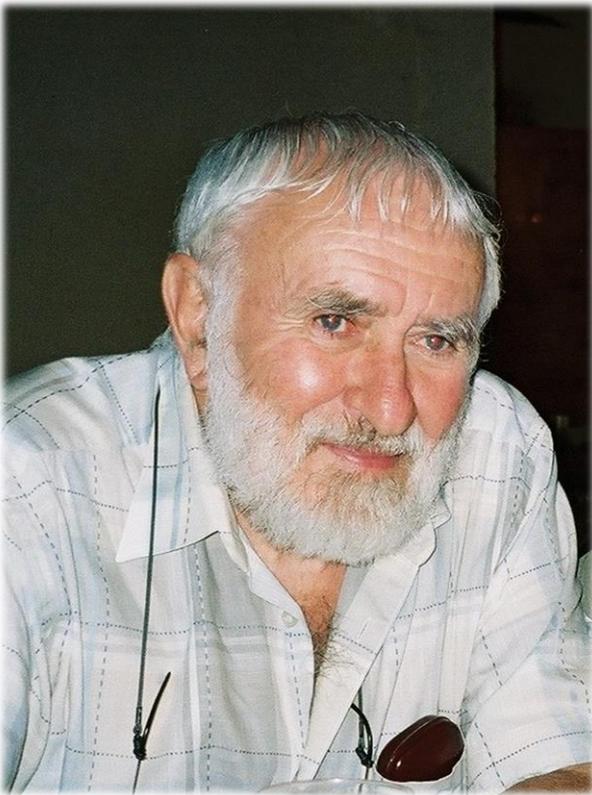
*Léonid à Saint Georges en 1927
Qui est sa camarade ?*



Vera et Constantin



Constantin et Léonid



André Clopin, membre co-fondateur des Compagnons de Maître Jacques, nous a quittés ce 1^{er} Mars 2022 à l'âge de 90 ans. Notre association le regrettera beaucoup. André était un des derniers grands témoins de la mémoire du village. André avait succédé dans l'action, à celle de son père Louis, en accumulant faits historiques et faits divers qui font la richesse de notre passé. On sait que ce passé de Saint Georges a été important et d'une très grande richesse. Nous nous rappelons la lutte avec la famille Clopin, de la sauvegarde des halles, de celle de la grange du Guillolet pour garder intact notre patrimoine. Puis pour ce livre de mémoire historique sur Saint Georges dont André avait trouvé le titre : « Glanes d'histoire » pour lequel il avait très largement contribué.

André a toujours été un membre très écouté, proposant de nombreux articles, passionné par l'histoire il était heureux de transmettre au plus grand nombre cette histoire locale, qu'avec son père Louis ils avaient suivie sur plus d'un siècle. Il était toujours prêt à rechercher dans ses souvenirs, ses photos, ses livres et ses notes pour être au plus proche des faits de l'histoire. Ces derniers temps, ayant des difficultés à se déplacer, il suivait toujours assidument nos travaux et par écrit ou au téléphone nous donnait son avis éclairé ou les complétait s'il le fallait.

André avait encore tant de choses à nous apprendre.

André, nous te gardons dans nos cœurs et peut-être retrouves-tu, Maître Jacques de Saint Georges qui te livrera quelques secrets de son art. Semper fidelius à toi.

RM Faure, ton humble successeur, président des Compagnons de Maître Jacques.



Grace à une vitre sur laquelle sont gravés les contours d'un bâtiment, le visiteur peut percevoir la grandeur de ce dernier en se positionnant au bon endroit.

André aurait aimé un tel dispositif pour le château de Saint Georges d'Espéranche.

Des grosses têtes à Saint Georges d'Espéranche

ce n'était pas le carnaval, mais le comice, et la halle n'était pas encore un parking



et chacun avait son char.....Maintenant les voitures sont là



L'histoire, grande ou petite appartient à tous et tous pouvons y contribuer, simplement en écrivant les choses avant qu'elles ne s'oublient. Chacun peut donc contribuer et nous l'aiderons à mettre en forme ses anecdotes et ses histoires comme témoignages de ce passé qui a fait ce que nous sommes et qui éclaire notre avenir.

La cotisation annuelle, par famille, est de 20 euros et donne droit aux deux cahiers de l'année. Devenant **compagnon** vous êtes invité à participer et vous recevez chaque mois un compte-rendu des travaux de notre association maintenant plus que trentenaire. Votre soutien nous importe.

Visitez notre site : www.cmj-stgeorgesdesperanche.fr